

La philosophie est-elle toujours utile, dans un monde pragmatique comme le nôtre ?

Constantin Salavastru
Université "Al. I. Cuza" de Iasi

Thomas De Koninck, *À quoi sert la philosophie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, Collection « Kairos », 2015, 142 pages

Keywords: philosophy, utility, criticism, culture, practical life

La réflexion philosophique s'est confrontée, au long de son existence, avec deux questions fondamentales auxquelles elle a essayé de trouver les réponses les plus adéquates : son identité et son utilité. Les questions "Qu'est-ce que la philosophie ?" et "La philosophie est-elle utile ?" ont préoccupé presque chacun des philosophes les plus importants et autour de ces deux questions se sont développées toutes les autres, concernant les catégories, les principes, les domaines. Après plusieurs livres qui s'occupent des problèmes relatifs à la première catégorie (la dignité humaine, la culture, le devenir humain, l'éducation, la foi, le bien commun), le professeur Thomas De Koninck s'attaque directement à la seconde, en analysant l'utilité de la philosophie.

Quant à cette question, l'histoire de la philosophie est pleine de surprises. Des philosophes de premier rang ont contesté avec véhémence l'utilité de la philosophie. Après avoir constaté que "[l]es Romains ont ainsi vécu leur meilleure époque sans philosophie", Nietzsche (1990, 12) s'interroge de façon rhétorique : "Mais où trouverait-on l'exemple d'un peuple atteint de maladie et à qui la philosophie aurait rendu sa santé perdue?". La réponse est rapidement sous-entendue : nulle part ! De son côté, Ortega y Gasset (1945, 30) trouve une seule

utilité de la philosophie, mais totalement déshonorante : “Théroïsme particulier des philosophes” est celui de dire les choses ridicules que les autres gens n’ont pas le courage de dire ! Si nous ajoutons l’esprit sarcastique de Voltaire qui affirmait : “Quand un homme parle à un autre homme qui ne le comprend pas et que le premier qui parle ne comprend plus, c’est la métaphysique !” (Huisman et Vergez 2009, 5), alors nous avons devant nos yeux toute l’inutilité de la philosophie ! Dans ces conditions, une question s’impose avec toute force : Pourquoi l’individu aurait-il besoin de philosophie ?

Contrairement à ces opinions d’un scepticisme évident, Thomas De Koninck souligne que la réflexion philosophique est inhérente à l’individu et que celle-ci l’accompagne toujours : “Chercher à savoir si l’on doit, ou non, faire de la philosophie, c’est déjà philosopher, puisque c’est rechercher. On est vite obligé, en outre, de constater que même argumenter contre la philosophie, c’est philosopher au sens le plus propre du terme, comme l’a fait observer très tôt Aristote. Car vous argumentez et vous prétendez donc à quelque vérité ; autrement, pourquoi argumenter ?” (De Koninck 2015, 1).

Son attitude n’est pas singulière. Dans son *Initiation à la méthode philosophique*, Jaspers (1970) reconnaît que, pour l’esprit commun, la philosophie est une chose “trop compliquée”, une “affaire des spécialistes” qui dépasse la tête des individus quelconques. Mais il est obligé de reconnaître également qu’elle “s’adresse à l’individu”, qu’elle “fonde la libre communauté” des individus, qu’elle a l’ambition de rechercher “la vérité entière” même s’il a la conscience vive qu’il ne va jamais la trouver (Jaspers 1970, 141-151). À son tour, Michel Meyer (1997), fondateur d’une philosophie du questionnement, essaie de répondre à la question “Qu’est-ce que la philosophie”. Voilà ci-dessous quelques-unes de ses interrogations et de ses réponses : “À quoi sert la philosophie aujourd’hui ? À comprendre l’univers ? À donner un sens à sa vie ? À nourrir sa raison ? À se lamenter sur son déclin et ses impossibilités naturelles peut-être ?” (Meyer 1997, 151).

À quoi sert, donc, la philosophie selon l’auteur dont nous analysons l’ouvrage ? Thomas De Koninck répond à cette question d’une façon personnelle. Il essaie d’investiguer

quelques domaines de la réflexion critique où la philosophie s'est confortablement installée comme si elle était chez elle, un lieu où sa présence est reconnue comme étant hors du moindre doute. Quelques concepts fondamentaux tracent le contour de cette présence intempestive de la philosophie.

Commençons par *l'éveil*. On sait, les philosophes n'ont pas eu une très bonne relation avec le sommeil ! Le motif est déjà souligné par Socrate : la tyrannie du sommeil est la mort de l'esprit ! L'effort soutenu de Socrate dans le sens de discuter avec les autres constitue son combat permanent avec le sommeil de son esprit et, en égale mesure, avec le sommeil de l'esprit des autres (ses disciples). D'autres philosophes ou scientifiques, anciens ou modernes, viennent confirmer l'importance de l'éveil pour l'esprit critique et pour la manifestation de la libre réflexion. Kant n'a-t-il pas dit que la lecture de Hume l'a réveillé du "sommeil dogmatique" de son entendement ? L'éveil est la première condition nécessaire du philosophe pour dépasser sa condition de "vivant le plus authentiquement vivant" et d'entrer en ce qui encore Aristote tenait pour condition suffisante de son statut : *l'étonnement*. L'étonnement est l'expression du "choc" de l'esprit ressenti par celui réveillé devant quelque chose qui dépasse le sens commun et la banalité du quotidien. Le mystère caché du tout est, pour le philosophe, cette première impulsion de l'étonnement. Celle-ci est le générateur d'une nouvelle attitude : la *curiosité*. La curiosité exprime le courage du philosophe de dépasser le stade de l'étonnement devant ce qui est unique et incroyable et d'essayer de le comprendre. Le signe qui dévoile la mise au travail de cette curiosité est l'interrogation : qu'est-ce que c'est ? Le résultat de cette "effectivité" du philosophe est formulée habituellement, au moins chez les grands philosophes, sous la forme d'une explication. C'est le système philosophique qui constitue la *réponse personnelle* du philosophe à l'éveil de l'esprit, à l'étonnement de l'inconnu, à la curiosité de comprendre. Une bonne partie de l'ouvrage de Thomas De Koninck analyse avec pertinence, en évoquant des noms et des textes remarquables, cette relation entre éveil, étonnement et curiosité qui constitue le fondement de la présence, partout et toujours, des traces de la pensée philosophique.

L'éveil, l'étonnement et la curiosité constituent les points centraux qui peuvent générer la construction théorique à l'intérieur de la philosophie. Avec l'*indignation*, la philosophie fait le premier pas dans la vie pratique de l'homme. C'est en prenant cette voie qu'elle entre dans la cité pour y mettre un peu d'ordre, parce qu'elle constate que la vie pratique de l'homme (*ce qui est*) n'est pas en accord avec la théorie (*ce qui doit être*). L'indignation est la caractéristique de l'homme mécontent. Or, l'homme véritable, l'homme qui mérite tous les éloges pour sa dignité, doit être toujours mécontent. Tant que la satisfaction envers ce qui est provient du fait que cela est suffisant, la mort du désir de l'homme est le dépassement de ce qui est, pour arriver à quelque chose de mieux. C'est donc la mort de la création ! Thomas De Koninck dévoile dans son texte une multitude de noms de ceux qui ont traité – de manière plus ou moins appliquée – cette passion profondément humaine : Héraclite, Nietzsche, Aristote, Strawson, Habermas, Camus. L'indignation est la réaction de l'homme face à un défi des normes du modèle : modèle de recherche, modèle de conduite, modèle d'action, modèle de comportement. Le cri d'indignation de Cicéron contenu dans ses interrogations rhétoriques qui ouvrent sa première *Catilinaire* ("Jusques à quand, enfin, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps encore ta fureur esquivera-t-elle nos coups ? Jusqu'où s'emportera ton audace sans frein ?") expriment précisément la distance entre le modèle de conduite de tout citoyen romain et la conduite de Catilina. L'indignation est, du geste presque insignifiant jusqu'à celui d'une visible grandeur, une *attitude morale*, un positionnement de l'homme par rapport au bien que tout homme a le *devoir* de défendre.

Il y a au moins trois cadres où s'insinuent les concepts que nous avons évoqués comme points générateurs de la philosophie : le *langage*, l'*art* et la *philosophie*-même. Tout ce qui se passe à l'intérieur de l'intelligibilité de l'individu est déterminé et développé par l'intermédiaire du langage. Les mots sont l'expression de notre pensée et notre pensée est le fondement de nos actions, de nos comportements, de nos créations. Tout ce que peut obtenir l'homme – les biens matériels ou spirituels, les progrès moraux, les satisfactions

esthétiques – sont la conséquence du dialogue avec lui-même et avec les autres, un dialogue où le langage est l'instrument premier. Le langage traverse d'un bout à l'autre toute la culture humaine, des sciences jusqu'à la littérature ou aux beaux-arts. Il constitue "l'archive" de cette culture où peuvent être retrouvées toutes les ressources de connaissances de l'humanité. Comme le remarque De Koninck, parfois le langage est le seul moyen de connaître l'altérité : une personne ne peut pas être connue en tant que telle que si elle veut se dévoiler à l'autrui par l'intermédiaire du langage. Toute la connaissance morale s'inscrit dans ces exigences de la communication de soi.

Une remarque subtile sur ce point qui appartient à De Koninck : "S'il est vrai que la philosophie et les sciences ont oublié l'être de l'homme, il apparaît d'autant plus nettement qu'avec Cervantès, un grand art européen s'est formé qui n'est rien d'autre que l'exploration de cet être oublié" (p. 39). Le dépassement de cet "oubli de l'être" (Heidegger) est réalisé par l'intermédiaire de la littérature. Kundera est l'un des auteurs préférés par Thomas De Koninck pour illustrer "l'immense apport de la littérature à la philosophie" entrevu encore dans les dialogues de Platon (p. 41). À part la littérature, tous les autres arts expriment, dans une mesure plus ou moins grande, par l'intermédiaire du sensible (la réalité "en chair et en os" comme dirait Husserl), ce qui est intelligible à tous. C'est la raison de l'universalité de la "réception unique et individuelle" d'un tableau de Picasso, d'une symphonie de Beethoven, d'une tragédie de Shakespeare, d'une sculpture de Rodin. Bien qu'elles expriment une individualité, leur aspiration individuelle est réalisée dans l'universalité ! C'est la supposition éternelle de la philosophie. Quelle que soit la dimension philosophique qui constitue le fondement d'être de l'un ou autre des arts, le temps (la littérature, la musique) ou l'espace (l'architecture, la peinture, la sculpture, la danse), ils répondent, tous, à cet impératif du passage du subjectif et individuel à l'objectif et universel. Chaque récepteur se retrouve d'une certaine façon dans l'harmonie cruelle de *Laocoon*, dans l'exaltation joyeuse de la neuvième *Symphonie*, dans le destin implacable de l'*Œdipe*, dans la grandeur de la statue de Jésus. Dans ces conditions, vivre la réception des grandes œuvres d'art

est un moyen important, peut-être même décisif, pour la formation de l'homme en tant qu'homme, pour son éducation, pour sa perfection à laquelle il aspire avec tout son être. Thomas De Koninck insiste de façon particulière et à juste titre sur le rôle de la lecture (pp. 55-63).

La philosophie entretient de bonnes relations avec la littérature et également avec tous les autres arts grâce à une intentionnalité commune : la *recherche du sens*. Le destin de l'homme, le sens de la vie, le drame de la mort, la peur de l'inconnu sont des lieux communs où les trois domaines de la connaissance se rencontrent pour chercher ensemble le sens. Les deux premiers trouvent dans la généralisation de l'individualité la voie d'accès au sens du sens. La philosophie procède inversement : elle veut expliquer le sens d'une individualité (d'un "étant") en l'encadrant dans une construction théorique qui explique le sens de tous les sens individuels et subjectifs ("l'être en tant qu'être").

Une première utilité de la philosophie vise sa place dans une vision plus ample du concept d'utilité : les *conséquences pratiques des explications théoriques* (pp. 69-83). Il existe un préjugé qui circule sans entrave dans l'esprit commun : la philosophie est une construction explicative qui provient de la pensée du philosophe et qui n'a aucun rapport avec la vie pratique de l'homme et de la société ! Une telle affirmation signifie, en elle-même, perdre le contact avec réalité. Une courte inspection de l'histoire de la philosophie nous montre assez clairement que Socrate s'engage dans ses disputes philosophiques avec un but très précis : la découverte de la vérité ; que Descartes est préoccupé prioritairement par l'idée de trouver un point d'appui pour la connaissance ; que Kant fait de la critique la méthode d'appropriation adéquate du monde ; enfin que Husserl insiste pour trouver une méthode qui puisse assurer la vraie connaissance de l'homme. Or, le but ultime de la découverte de la vérité, de l'identification d'un fondement pour la connaissance, de tracer le contour d'une méthode, c'est l'action pratique efficace de l'homme. Thomas De Koninck insiste, à cette étape de sa réflexion, sur le "pouvoir des idées" évoquant précisément les propos d'un homme orienté vers la *praxis*, l'économiste John Maynard Keynes. On dit souvent que

les idées peuvent changer le monde si elles trouvent un contexte favorable ! La démocratie moderne a été liée à l'influence de la philosophie des Lumières, de l'utilitarisme américain sur la philosophie pragmatiste, de la philosophie de Nietzsche sur le nazisme. Thomas De Koninck renvoie à une remarque d'Isaiah Berlin qui est suggestive : "... des concepts philosophiques entretenus dans le calme du cabinet de travail d'un professeur pouvaient détruire une civilisation" (p. 70). Est-ce vrai ?

Thomas De Koninck accorde une importance particulière au rôle de la culture dans la société. La marche en avant de la société a comme point d'appui la culture où la pratique philosophique occupe elle-même une place à part : "[l] évolution des sociétés est en réalité déterminée par la culture avant tout, bien avant les modes de production ou les régimes politiques" (p. 70). L'auteur a une compréhension spéciale pour le terme de *culture* (culture à laquelle il a dédié un livre entier !), une compréhension qui vise le discernement et la capacité de l'homme de bien juger (p. 71). Cela se place dans la continuité de la conception de Cicéron pour lequel "la culture de l'esprit, c'est la philosophie" (p. 71). L'exercice intellectuel de la culture est pour l'esprit ce qui est l'exercice physique pour le corps : il maintient en éveil les ressources de pensée, les tonifie et les amplifie, pour permettre l'engagement dans la compétition acerbée de la création de la culture. L'auteur illustre très bien quelques conséquences favorables de l'acte d'assumer la culture en général et la culture philosophique en particulier pour le développement de l'homme et de la société. En même temps, il met en évidence le péril de la "fragmentation", de l'unilatéralité, de la spécialisation limitée ("idiots savants"), de "l'homme unidimensionnel" qui ne comprend pas parce qu'il sait !

Il semble que la *philosophie accroit de plus en plus en importance en même temps avec la "croissance exponentielle de la science"*. Le développement des sciences constitue le miracle bien compris qui explique la modernité. Les sciences et leurs conséquences immédiates – les réussites techniques – se sont donné la main pour réaliser le passage du primitivisme à la modernité. Avec toutes ses conséquences favorables

exceptionnelles, la science ne peut pas mettre à la disposition de l'homme quelque chose dont il a toujours eu besoin: l'explication de l'ensemble ! C'est là qu'intervient la philosophie. La physique et la chimie expliquent le "tout de la matière", les sciences biologiques, le "tout du vivant", les sciences de la terre, le "tout de notre planète et de notre galaxie" et ainsi de suite. Aucune de ces sciences ne peut pas expliquer "la totalité de ces totalités particulières". C'est la préoccupation de la réflexion philosophique qui contient, en elle-même, cette "appétence vers l'universel". D'ailleurs, Thomas De Koninck remarque que "les sciences ont débuté comme des parties, en quelque sorte, de la philosophie" (p. 86). Aristote est, peut-être, l'un des exemples les plus convaincants. Plusieurs autres questions concernant la relation entre la science et la philosophie, les vertus d'une bonne collaboration et insertion réciproque mais encore les limites et les périls d'une séparation des "deux cultures" (humaniste et scientifique) sont analysées par l'auteur dans son livre. La "mort de l'homme" dont on parle de plus en plus est, en fait, la mort d'une certaine image de l'homme, bien chérie, avec laquelle l'homme s'est habitué au long du temps. Détruire les habitudes de l'homme réveille des réactions parfois surprenantes.

La philosophie peut jouer comme *porteur du cri d'espérance devant les ravages du pouvoir*. La pensée critique qui est consubstantielle à la réflexion philosophique n'a jamais pu supporter les excès du pouvoir. C'est la raison de l'apparition de l'éthique comme partie significative de la réflexion philosophique. La distinction entre le juste et l'injuste est essentielle pour le fonctionnement d'une société. Cette distinction vise les relations entre les individus. Mais les frontières entre les deux sont transgressées rapidement et facilement par les individus qui détiennent le pouvoir. L'attitude critique est le gardien qui surveille le respect de ces délimitations par le pouvoir. Thomas De Koninck constate que les deux domaines théoriques – l'éthique et la politique – sont "tous deux constitutifs, pour Aristote, de ce qu'il appelle « la philosophie de la vie humaine »" (p. 101). Quelques concepts analysés par l'auteur invoqué tracent l'espace de manœuvre des individus à l'intérieur de cette relation dynamique et fragile

entre l'éthique et le politique : l'équité, l'amitié, la discrimination, les droits de l'homme, la liberté.

Après une vie entière passée sur le champ plein d'incertitudes de la philosophie, le professeur Thomas De Koninck s'interroge : À quoi sert la philosophie ? Cette "interrogation radicale" (Michel Meyer) de type kantien est le signe visible que, accumulant toute son expérience, le professeur est arrivé à une certitude : la philosophie sert, vraiment, à quelque chose.

Son livre explique donc au lecteur l'utilité de la philosophie et, en même temps, invite celui-ci à la lecture !

REFERENCES

Gasset, Ortega y. 1945. *Idées et croyances*. Paris : Stock.

Huisman et Vergez. 2009. *La philosophie sans complexe*. Paris : Hugo&Cie / Bourin Éditeur.

Jaspers, Karl. 1970. *Initiation à la méthode philosophique*. Paris : Payot.

Meyer, Michel. 1997. *Qu'est-ce que la philosophie*. Paris : Librairie Générale Française.

Nietzsche, Friedrich. 1990. *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*. Paris : Gallimard.

Adresse:

Constantin Salavastru

Faculté de Philosophie et Sciences Socio-Politiques

Université « Al. I. Cuza » de Iasi

Bd. Carol I, 11

700506 Iasi, Romania

Email: csalav@uaic.ro